

# Quand la mixité vient aux filles

Ma première nuit avec un garçon

par Maryse Esterle-Hedibel

J'ai grandi dans l'école des filles. Plus exactement, j'ai eu des copains à l'école maternelle, mais, dès le cours préparatoire, c'étaient les filles d'un côté et les garçons de l'autre.

J'ai été lycéenne (à l'époque, ce n'était pas encore le collège unique) au lycée public de filles de Saint-Germain-en-Laye, jusqu'en 1969.

J'avais 16 ans et demi en mai 1968, je terminais ma première, et je n'avais jamais parlé avec un garçon. Bien sûr, j'en avais côtoyé quelques-uns : j'avais deux frères plus âgés que moi, qui amenaient quelquefois des copains étudiants à la maison, trois cousins, et une fois, vers l'âge de 14 ans, j'étais sortie en cachette de mes parents avec deux copines et le frère de l'une d'entre elles. J'avais dit que j'allais au musée du Louvre (mes parents étaient profs, je pensais que ça passerait bien), et en fait j'étais allée dans les grands magasins, Printemps et Galeries Lafayette. L'événement était tellement exceptionnel que je me souviens encore du visage du jeune garçon. Ma mère ne m'avait pas crue, avait piqué une monumentale crise de nerfs et je l'avais entendue dire à mon père : « Cette petite reviendra enceinte. » Je ne savais même pas comment je pouvais m'y prendre pour ça. Mon adolescence, comme celle de mes camarades, s'est déroulée jusqu'en mai 68 sans garçons, et avec beaucoup d'interdits à propos de relations qui pourtant n'existaient pas. Les garçons n'étaient cependant pas loin : à

quelques dizaines de mètres des quelque deux mille filles du lycée Claude-Debussy se trouvaient les deux mille garçons du lycée Marcel-Roby. Si garçons et filles ne se rencontraient pas – les sorties se trouvaient dans deux rues différentes –, les installations sportives des deux lycées étaient accolées. De loin, en courant autour du stade des filles, nous pouvions apercevoir des garçons qui nous regardaient. Les surveillantes faisaient la chasse aux garçons qui franchissaient les limites des installations des filles, et on apprenait régulièrement qu'un garçon avait été « trouvé dans le gymnase des filles ».

Certaines d'entre nous étaient chanceuses : elles avaient des frères de leur âge, ou bien leurs parents les laissaient fréquenter quelques garçons. C'étaient en général des filles de la grande bourgeoisie, dont les parents étaient sans doute un peu plus libéraux que ceux de la petite bourgeoisie, dont j'étais. J'ai grandi, comme les filles de ma génération, avec des professeurs femmes. La ségrégation des sexes à l'école, c'est aussi ça : des millions de garçons et de filles qui grandissent, apprennent, sont éduqués, s'amusent dans une fausse société, sans hommes ou sans femmes.

À l'époque, comme mes copines, je rêvais d'être en classe avec des garçons. Perspective inaccessible, indicible, suspecte si elle était évoquée. Que diable voulions-nous faire avec des garçons dans les classes ? Alors nous nous taisions, et gardions pour nous nos rêves de princes charmants venant nous cueillir du haut de leur destrier pour nous emmener vers les paradis de l'amour, ou au volant de leur DS 19... Pour ma part, cela donna par la suite quelques petits amis à moto, et un goût pour les voyages jamais démenti jusqu'à présent...

Nous portions des blouses roses ou bleues (on disait : c'est la semaine rose ou la semaine bleue) et nous dissi-

mulions nos vêtements, et bien d'autres choses encore, sous ces blouses. Nous devons les fournir et les entretenir nous-mêmes. Il y avait des boutiques où on les vendait. Quand une fille s'était trompée de semaine, elle était facile à repérer et à sanctionner : une bleue dans une vague de roses, une rose au milieu des bleues.

Les partisan(e)s des blouses disaient qu'ainsi les filles de condition plus modeste ne se formalisaient pas des vêtements de bonne coupe de leurs camarades plus riches. C'était gentil de penser à ça : où va se nicher la mixité sociale... Dans ce lycée hautement élitiste de Saint-Germain-en-Laye, tout indiquait aux plus pauvres (fort rares au demeurant) que les autres avaient eu en naissant ce qu'elles mettraient des années à ne pas acquérir : l'aisance des gestes et des paroles, la bonne nourriture, les livres et les conversations qu'il faut, les réseaux, la manière de s'asseoir, de se lever, de rire, de plaisanter, de rejeter les cheveux en arrière, de parler des garçons... le fric, la santé, et que sais-je encore ? Tout, quoi, ce qu'un sociologue mondialement connu a appelé la distinction... Quand bien même on aurait été vêtues de robes de bure, un observateur moyennement finaud aurait eu tôt fait de repérer celles qui en étaient et celles qui n'en étaient pas (de la bourgeoisie bien sûr).

Moi je n'en étais pas, étant fille de petits profs de maths, et pas d'avocat, de notaire ou de médecin, moyennant quoi je n'étais pas invitée aux surbourns chics de mes camarades, avec robes longues pour les filles et smokings pour les garçons.

Ma mère était une des rares enseignantes du lycée de garçons, où travaillait aussi mon père. Lorsqu'elle était arrivée au lycée, en 1953, elle avait été nommée à titre provisoire, car un professeur femme ne pouvait pas être nommée à titre définitif dans un lycée de garçons. Elle a donc eu un statut provisoire, renouvelé d'année en année, pendant dix-neuf ans, jusqu'à l'âge de sa retraite, alors que mon père avait été nommé à titre définitif dès son arrivée. Je devinais ses peurs quand elle parlait de ses débuts dans ce lycée de garçons, comme en surplus, avec son poste provisoire, au milieu de tous ces hommes qui l'attendaient au tournant. Il y avait à l'époque quatre femmes enseignantes, sur une centaine de professeurs en tout. Elle était sévère avec les élèves, et respectée. Elle s'habillait en noir et portait le chignon serré à la mode des années soixante. Elle se tenait toujours très droite, pour compenser sa petite taille et en imposer malgré tout. Elle n'avait pas de copines parmi les quelques profs femmes, et les hommes maintenaient

avec elle une distance respectueuse, car elle était l'épouse d'un collègue ; et de toutes façons, elle n'était pas du genre à donner envie de plaisanter avec elle.

Au lycée Claude-Debussy, un peu avant Mai 68, des cours de chinois ont été organisés à destination des garçons et des filles des deux lycées. Un garçon y a participé. C'était le fils de « la censeur » du lycée de filles, qu'on appellerait aujourd'hui proviseure adjointe. Il devait traverser la cour du lycée pour venir assister au cours avec quelques élèves filles. Plus tard, quand j'ai parlé avec lui à la fac, il m'a raconté sa peur devant tous ces regards féminins rivés sur lui à son passage. Pendant le cours, il voyait des visages qui apparaissaient aux fenêtres (la salle était au rez-de-chaussée) pour regarder le garçon du cours de chinois. Pas de paroles, des regards. Voilà dans quelle école j'ai grandi.

Un jour du mois de mai 1968, une manifestation de garçons, venue du lycée voisin, a surgi au coin de la rue du lycée de filles et s'y est engouffrée. Ces garçons n'ont pas eu grand peine à le faire, certaines élèves avaient déjà entrouvert les portes... Les surveillantes, appelées à la rescousse par la direction affolée, criaient : « Mesdemoiselles, restez dans l'enceinte de l'établissement ! »

Nous, on ne risquait pas de partir, pour une fois qu'il se passait quelque chose d'intéressant, au lycée Claude-Debussy de Saint-Germain-en-Laye. On dit souvent que Mai 68 a commencé à Nanterre, quand les garçons ont revendiqué le droit d'aller dans les bâtiments de la résidence universitaire réservés aux filles. Mais toute la France était comme les étudiants de Nanterre ! D'où le succès des séjours linguistiques en Angleterre, Allemagne ou Espagne, où, enfin débarrassés de la vigilance des parents, garçons et filles flirtaient furieusement avant de regagner leurs réserves respectives.

Rapidement, les deux lycées ont été occupés. La nuit aussi. N'écoutez que mon devoir mili-

tant encore balbutiant, je demandai à mes parents l'autorisation d'aller occuper le lycée de filles la nuit : des fachos de l'Action française nous menaçaient d'intrusions.

Ma mère ne voulait pas. Depuis le début des « événements », elle gardait une attitude de repli, ne participait pas aux AG du lycée Marcel-Roby, où mon père était présent aux côtés des élèves et des professeurs, et des plus hardies des enseignantes et des filles du lycée Claude-Debussy.

Mon père alors a dit : « J'irai avec elle », et ma mère a cessé de protester. Nous sommes partis un soir, après le dîner, et nous sommes arrivés au lycée. Mon père m'a dit : « Tu vas de ton côté, avec tes copains, moi je vais avec les miens. » Et il est allé retrouver ses potes du PC et du SNES. Moi, j'ai rejoint les occupants de mon âge, et j'ai été assignée, avec un garçon, à la surveillance d'un carrefour situé à une extrémité du parc du lycée. Le point d'observation surplombait la rue, et nous pouvions voir arriver les fachos et donner l'alerte assez rapidement en cas de besoin.

**J**e ne me souviens plus du nom du garçon, ni de son visage, je crois me souvenir qu'il était rouquin et plutôt pas mal, mais, à cette époque de pénurie totale en matière d'environnement masculin, il faut reconnaître que j'étais bon public. Je me souviens que nous étions assis par terre, sur une couverture, l'un en face de l'autre, et que nous avons parlé. De quoi, je ne m'en souviens pas, mais je me souviens que ça a duré, et que je vivais avec délices ce moment inouï : je parlais avec un garçon. Il avait fallu des manifs monstres, des rues dépavées, des barricades, des déclarations péremptoires, des chants enflammés pour en arriver à ce miracle : je parlais avec un garçon ! Et probablement, au même moment, des milliers de filles parlaient avec des milliers de garçons ; et cette fois-ci, j'en étais !

Dans les jours qui ont suivi, des mémères de Claude-Debussy expliquaient à qui voulait les entendre qu'on « distribuait la pilule » à l'en-

trée du lycée occupé la nuit. Quand bien même ça aurait été le cas, nous étions les uns et les autres si avertis des choses du sexe que nous aurions été capables de les confondre avec des cachets pour la toux.

Je ne me souviens plus du retour à la maison, je suppose que ma mère a boudé, ni précisément des jours qui ont suivi : ils sont pleins de déclarations, de manifs, de mouvements. Ensuite, il y a eu le « retour à la normale », avec une différence de taille : à partir des années soixante-dix, la mixité a progressivement été organisée dans les établissements scolaires. Mais moi je ne l'ai jamais connue en classe, il a bien fallu une année pour qu'elle soit mise en place au lycée Claude-Debussy, en commençant par les sixièmes, avec quelques glapissements des mêmes mémères au conseil d'administration, sur les violis qui ne manqueraient pas de se produire si elle devenait effective.

De cette période de mai 68 surnage cette nuit enchantée, comme si à ce moment-là, au bout du parc du lycée Claude-Debussy, à Saint-Germain-en-Laye, surplombant le carrefour, j'étais sortie enfin d'un tunnel. Ma première nuit avec un garçon ! J'en ai passé bien d'autres ensuite, avec des garçons et des hommes, où j'ai fait tout autre chose que de parler, mais celle-là, cette première nuit, c'est la plus belle, et, au risque de faire sourire, la plus érotique.

**J**e n'ai jamais revu mon rouquin initiatique. L'année suivante, je m'inscrivis au comité d'action lycéen, pour continuer le grand mouvement révolutionnaire de Mai 68 et rencontrer des garçons. Je me fis enfin des copains, avec la bénédiction de mes parents qui les avaient comme élèves et n'imaginaient pas une seconde que nous pouvions penser à autre chose qu'à l'organisation des actions militantes du comité... ■